

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 8 (1980)

DOI: 10.11588/fr.1980.0.50415

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

wurden und weist auf die verschiedenen Erträge je nach geographischen Gegebenheiten hin. In der Region von Meaux oder der Normandie gab es z. B. die besten Böden mit hohen Erträgen, in der Auvergne, in der Gegend im Südwesten von Lyon und im Limousin hingegen schlechte Böden.

Im »Zweiten Buch«, das für die Veröffentlichung vorbereitet wird, untersucht M. die Beziehung zwischen der Getreideproduktion und der ländlichen Gesellschaft. Später soll in einem zweiten Teil der Problemkreis »Getreidehandel und Konjunktur« behandelt werden.

Nach dem erschienenen, mit einem Vorwort von Pierre GOUBERT eingeleiteten ersten Teil ist zu hoffen, daß bald der nächste Band dieses grundlegenden Werkes erscheint.

Peter Claus HARTMANN, Paris

Orest RANUM, *Artisans of Glory. Writers and historical thought in seventeenth-century France*, Chapel Hill (Univ. of North Carolina Press) 1980, 355 p.

Les rapports de François I<sup>er</sup> et de Guillaume Budé ont longtemps constitué un thème cher aux écrivains français qui y ont vu un modèle de la relation souhaitable entre l'homme de pouvoir et l'homme de lettres. D'un côté le grand roi, restaurateur des bonnes lettres, de l'autre le fidèle serviteur, tous deux unis dans un accord personnel, intime et fructueux, chacun jouant le rôle auquel l'appelait sa fonction: de protection et d'incitation pour l'un, d'admiration et de service pour l'autre. Le même Budé a d'ailleurs fait la théorie de sa pratique dans l'*Institution du prince* (1547), qui se résume à une double injonction: au prince de penser à sa responsabilité devant l'histoire, à l'écrivain de l'aider dans cette tâche en se plaçant dans une situation d'heureuse dépendance.

Cette image idéalisée d'un âge d'or des relations entre le souverain et son biographe a connu une belle fortune. Elle est directement à l'origine de l'institution des historiographes (du roi ou de France) qui fait l'objet du nouveau livre d'O. Ranum. Celle-ci n'a jamais connu un fonctionnement tout à fait régulier. Elle n'en a pas moins survécu avec des éclipses jusqu'à la Révolution. Elle s'inspire de lieux communs d'une remarquable stabilité sur l'utilité de l'histoire, la responsabilité du héros et de celui qui rédige l'histoire de sa vie, couple indissociable. Gens de lettres, ministres, souverains mêmes communient dans cette croyance (p. 280).

Richelieu, puis à un moindre degré Mazarin et Fouquet, ont en ce sens exercé leur rôle de protecteurs des historiens. Le mouvement, comme on sait, culmine avec Colbert, qu'on nous montre littéralement obsédé par l'histoire. Il a orchestré avec l'aide de Chapelain le culte qui entoure le jeune Louis XIV, en modifiant d'ailleurs la tradition dans le sens d'une bureaucratisation du patronage littéraire.

De génération en génération, nombre d'écrivains, déjà historiens ou non, ont brigué l'honneur de rapporter fidèlement les exploits du prince. Ils s'inscrivent au fond dans la lignée des anciens chroniqueurs, par exemple des moines de Saint-Denis, déjà préposés à écrire l'histoire du souverain régnant. O. Ranum dresse la liste de ces historiographes et retrace leur carrière. Il parcourt ainsi près de deux siècles. Déjà Gaguin en 1478 cherchait à obtenir la place. On évoque à sa suite, pour s'en tenir aux principaux, Pierre Paschal, Du Haillan, Charles Bernard, Sorel, l'équipe préposée à la rédaction des *Mémoires de Louis XIV*, Mézerai, Pellisson, Boileau et Racine.

Une même manière de concevoir le passé caractérise leurs écrits. Sous leur plume, l'histoire de France se transforme en une histoire de famille, celle des Capétiens, les autres individus n'apparaissant que dans l'étroite mesure où ils sont éclairés par la lumière émanée du souverain. Le héros lui-même subit une transformation qui tend à le dépouiller de ses traits individuels pour le rendre conforme à l'image du bon roi, du grand homme. Comme le remarque justement



O. Ranum, on pratique une sorte d'anachronisme inversé. On voit l'individu à travers la tradition antique. Derrière Louis XIV toujours se profile Alexandre ou César.

Les résultats de ces deux siècles de pratique historiographique sont assez médiocres. L'auteur ne cherche pas à le dissimuler. De bien pauvres diables que ces hommes de lettres au service des rois, avoue-t-il (p. 338). Confrontés à la fière devise de D'Alembert, «liberté, vérité, pauvreté», la servitude volontaire des historiographes, leur quête incessante d'une fructueuse protection royale font assez triste mine. On n'oubliera pas néanmoins qu'ils ne sont pas seuls responsables de cet état de fait. Ce système stable de représentation du passé est parfaitement accordé à la mentalité du temps. Il a fonctionné apparemment à la satisfaction générale, si l'on en juge par l'abondance des publications et leur régularité, attestées par des sondages statistiques.

On ne saurait donc tenir l'auteur pour responsable s'il n'a pas exhumé de chef-d'œuvre oublié. Tout au plus aurait-il pu passer plus vite sur des œuvres visiblement nulles et qui n'ont, de leur temps déjà, pas rencontré le moindre écho, par exemple sur cette Histoire des guerres de Louis XIII de Charles Bernard, sur laquelle on s'attarde longuement, on oserait dire cruellement.

La réticence suscitée par la lecture de ce livre, au reste bien informé et intelligent, relève de la conception même du sujet, dont la matière ne se laisse pas aisément circonscrire, y compris sur le plan chronologique. Pourquoi par exemple en être resté à Racine, et ne pas avoir poussé jusqu'au P. Daniel, qui a bien mieux que tous ses prédécesseurs réalisé l'ancien idéal de Budé?

Le thème central de l'ouvrage se révèle fuyant. Il provoque exclusions et inclusions également peu justifiées. L'auteur reconnaît ainsi que dès le XVI<sup>e</sup> siècle, la communauté des historiens tend à se fragmenter selon deux pôles: les «éloquents» d'un côté, les «doctes» de l'autre (p. 52). Les historiographes patentés se recrutent exclusivement dans le premier groupe, O. Ranum néglige le second. Pourtant ceux qui le constituent relèvent de la même analyse que leurs «confrères». Eux aussi sont soumis aux contraintes du patronage royal; eux aussi œuvrent pour la plus grande gloire du souverain et de ses ancêtres. A l'inverse, on s'attarde sur des œuvres, certes écrites par des historiographes, mais qui en l'espèce ne le sont pas par l'écrivain en fonction. Pourquoi, pour prendre un exemple précis, consacrer tant de pages à l'Abrégé de l'histoire de Port-Royal, dont on ne sache pas qu'il ait été commandé à l'historiographe du roi qu'était Racine? (Cf. p. 316-332; même tendance pour Pellisson).

L'auteur paraît avoir été sensible à ce danger de dispersion. Il s'en garde par de constants et quelque peu systématiques rappels de doctrine. Derrière les déclarations d'intention contenues dans les projets d'histoire, dédicaces et autres préfaces, il a tendance à retrouver toujours un corps de doctrine, sans prendre garde qu'il n'est pas tellement de manières pour un écrivain de proposer ses services à un éventuel protecteur, et qu'inversement il n'est pas nécessaire d'avoir lu Plutarque pour avoir envie qu'on garde mémoire de ses exploits (voir par exemple l'analyse des discours de Pellisson, p. 246 et suiv., ou de la déclaration de Louis XIV à sa «petite académie», p. 279).

Orest Ranum connaît bien le XVII<sup>e</sup> siècle et ce milieu des serviteurs de l'Etat absolutiste, auquel il a déjà consacré des études remarquées (par exemple ses Créatures de Richelieu (1966), qui ont eu l'honneur mérité d'une traduction). On lui saura gré de s'être convenablement informé du siècle précédent. Les analyses fines, les aperçus ingénieux abondent dans son livre. Mais force est de constater qu'il laisse un peu le lecteur sur sa faim. Il en dit à la fois trop et pas assez. Mais peut-être ces historiographes de France, en s'en tenant à la stricte dénomination officielle, constituaient-ils un faux bon sujet?

Henri DURANTON, Saint-Etienne